

Lisowski, Jerzy

Portrait d'une civilisation

Organon 26 27, 147-149

1997 1998

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Jerzy Lisowski (Pologne)

PORTRAIT D'UNE CIVILISATION

Il se trouve que je suis familiarisé avec le nom, sinon les travaux du professeur Claude Backvis depuis mon plus jeune âge. Par chance j'ai eu comme professeur au lycée (le lycée polonais de Villard de Lans pendant la guerre) M. Godlewski, mort récemment, qui nous disait, nous qui apprenions l'histoire de notre littérature dans le vieux manuel polycopié de Chrzanowski, qu'il y a en Belgique un jeune savant intrépide qui considère, envers et contre tous, le dix-septième siècle, l'âge baroque de notre poésie comme un des plus grands. Intrépide, parce qu'il y fallait du courage, tant la déconsidération du sarmatisme était en son temps générale. Cela ne concernait pas d'ailleurs que le sarmatisme, en France la mode n'était pas encore venue de la „relecture” des baroquistes et malgré les exhumations des oeuvres aussi monumentales que celle de Sponde ou de Chassignet l'université rechignait encore à leur accorder le rang qui était le leur. En tous cas, depuis ce temps, non seulement cherchai-je pour mon propre compte des perles dans la poésie baroque polonaise, mais le nom de Backvis symbolisait pour moi l'indépendance d'esprit, le génie de la discorde avec des idées préconçues, la contestation des hiérarchies établies. C'est dire que ma dette personnelle envers le professeur va bien au-delà de la dette que je lui dois en tant que Polonais pour les travaux qu'il a poursuivis patiemment tout au long de sa vie pour la plus grande gloire de la poésie baroque polonaise. Ces travaux ont trouvé leur couronnement avec la parution aux presses de l'Académie Royale de Belgique de deux épais volumes „Panorama de la Poésie Polonaise à l'âge baroque” qui traitent le sujet de façon absolument exhaustive. C'est une oeuvre d'analyse et de synthèse comme nous n'en possédons pas en Pologne.

C'est absolument extraordinaire de lire sous la plume d'un étranger des considérations aussi pertinentes sur la beauté d'un vers, sur son aura poétique, considérations qui ne viennent pas naturellement au fil de la plume des

professeurs polonais. Mon maître et ami, Iwaszkiewicz, disait méchamment qu'un historien de la littérature sait très bien que Mickiewicz est plus important que Berwinski, mais à vrai dire ne sait pas trop pourquoi. Ce n'est pas le cas du professeur Backvis. Il pousse son amour (et sa connaissance) de la poésie polonaise, son goût pour elle, jusqu'à faire du racolage: il n'hésite pas, en effet, à publier en tête de son imposant travail un tableau d'équivalences de l'alphabet polonais pour que des lecteurs ne connaissant pas le polonais puissent lire en polonais les innombrables citations dans la langue de l'original dont il parsème son ouvrage et se délecter de leurs sonorités.

J'avais inconsidérément accepté de rendre compte de cette publication ne prévoyant pas que j'en serai totalement incapable. En effet, la lecture de ces onze cent pages m'a proprement abasourdi par le savoir entassé ici et la qualité de ce savoir. La profonde culture classique du professeur Backvis joue à dépister tous les emprunts aux auteurs latins, dont nos poètes tout au long du XVI et du XVII siècles étaient si férus et lesquels restent souvent mystérieux aux yeux des savants humanistes formés plus hâtivement ces temps derniers. Que pourrais-je trouver à redire aux analyses qui me surprennent par leur profondeur et l'intelligence du contexte social, bien davantage – qui m'apprennent des choses nouvelles sur des poètes que je croyais bien connaître (tel Waclaw Potocki, mon grand amour) et ce contexte qui me semblait également familier. Ce qui est proprement prodigieux, c'est que, éloigné par la force des choses, non seulement des sources mais également des dernières publications – et il y en a eu pendant les dernières décennies quand le baroque est revenu à la mode – le professeur Backvis est au courant de tout ce qui s'est publié et, je soupçonne aussi, de ce qui se publiera encore sur ce sujet. Il le doit évidemment aux services de l'Académie Polonaise des Sciences dont il est membre mais aussi à la diligence d'un seul homme – le seul nommé appelé dans la préface.

Le seul indice dans cet ouvrage de l'absence physique de Pologne du professeur est que pas un mot n'y est dit de la grande découverte (ou plutôt redécouverte) relativement récente des historiens d'art: le portrait funéraire sarmate, quelque chose de typiquement polonais et caractéristique de l'art baroque, illustration rêvée de ce genre poétique que le professeur Backvis a délimité et classé sous le nom de „poésie domaniale”. L'extraordinaire exposition qui en a été faite à Poznań à la fin de l'année dernière a révélé au grand public un art qui jusqu'à présent n'était connu et admiré que des initiés.

Ce qu'il faut dire encore et surtout du „Panorama” c'est qu'il se lit comme un passionnant roman historique. Le talent proprement littéraire du professeur fait que ses analyses les plus fouillées ne sont jamais ardues, que ses résumés d'oeuvres littéraires de très inégale valeur scintillent de malice. Avec bonhomie il tance, morigène et gourmande ses poètes comme un ins-

tituteur ferait d'une classe un peu trop bruyante, mais il exulte à chacune de leurs trouvailles, à chaque réussite. Cette attitude très directe, très personnelle, il ne la réserve pas seulement aux auteurs, elle concerne aussi les personnages qui apparaissent dans leurs oeuvres. Un exemple éclairera ce que j'entends par là. En étudiant minutieusement „Le Siècle du Clair-Mont” que le professeur considère comme l'une des deux grandes oeuvres épiques du siècle (l'autre étant „La guerre de Chocim” de Wacław Potocki), il blâme l'auteur (anonyme) de sa trop grande inclination à discourir. Il le fait en ces termes: „Il y a chez lui des passages entiers et nourris qui ne peuvent être jugés autrement que comme des longueurs. Cela est particulièrement vrai pour les discours. L'auteur aimait faire parler ses personnages et il faut lui reconnaître qu'il s'entendait à le faire. Mais trop est trop. (...) Les harangues qu'il prête aux collaborateurs des Suédois procurent à tout le moins un assez vif plaisir intellectuel. Il en est autrement pour les déclarations qu'il met sur les lèvres de Madame Czarniecka, de Lioba et surtout de Lidora. Celles-ci n'ont rien d'intelligent à dire et se bornent à broder interminablement, avec les images les plus éculées, sur la passion qu'elles nourrissent envers leur mari ou leur fiancé et à déclamer sur le mode bravache leur détermination à défendre leur vertu. Plus encore que leur inutilité et leur inefficacité, c'est leur loquacité exténuante qui fait que l'on prend en grippe ces envahissantes petites personnes” (tome II, p. 310–311). Vous m'avouerez que ce langage nous transporte aux antipodes du laborieux pédantisme universitaire!

A entrer, comme il le fait, dans le vif du sujet, on peut dire que le grand savant entre dans le vif du siècle. En effet, c'est le portrait de toute une civilisation – moeurs, us et coutumes, habillement, péripéties historiques, humeurs et caractères – qu'il nous offre, reflété dans le miroir de sa littérature. Encore faut-il savoir la lire comme sait le faire Claude Backvis.